

Extraits de : un disciple de Platon

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **12 (1944)**

Heft 3

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-568137>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Extraits de: **Un disciple de Platon**

de Konradin.

Un gymnasien Théodor Rheinhold fait ses études à Weimar. Après une pénible histoire d'amour à laquelle il a failli succomber, il entrera à l'université. Il sera en contact avec d'aimables camarades, et c'est dans le sein de sa soeur, le membre le plus compréhensif de sa famille, qu'il s'épanchera en lui contant les scènes de sa vie universitaire. Nous donnons des extraits d'une ou deux de ses lettres. Darius.

Lettres de Théodor à Irène.

Chère soeur,

Bonn, le 16 mai.

Les premières semaines à l'université, avec leurs mille nouveaux événements m'ont tellement occupé que je parviens tardivement à t'apporter une vue générale des mouvements de mon coeur sortant d'une profonde léthargie. Je sais que sur ce point personne ne me comprend mieux que toi. Suivant le conseil de père, j'ai renoncé à vivre en ermite. Je fais donc partie de la société Rhénania qui comprend des juristes, des médecins et des philologues; des jeunes hommes bien vivants, inspirés de pensées, de sentiments et d'énergies et surtout tout heureux d'être au monde. Tu es au courant des moeurs et des habitudes de nos étudiants, aussi tu comprendras que j'ai hâte de me trouver un „Leibbarsch“ (un ami d'âme et de corps) qui vive le plus intimement possible avec le nouvel universitaire que je suis, et qu'il doit former à sa nouvelle existence....

Le choix ne sera pas facile, car deux magnifiques garçons cherchent à obtenir mes grâces. Wilhelm Rautenbusch l'un des deux est un Hun de Westphalie, il est toujours le premier qui m'attend à l'apéritif et à la séance du soir. Il sait me dorer la pilule et me présenter la vie d'étudiant sous son jour le plus aimable. Il dit à tous ceux qui veulent l'entendre qu'il n'aime personne mieux que moi. Il est viril de part en part, maître de lui-même, énergique, je ne pourrais avoir un meilleur guide que lui pour me faire dominer les vicissitudes de la vie d'étudiant, et je sais que je ne pourrais pas avoir un meilleur ami.

Cependant mon coeur exige davantage. Et tandis que nous bavardons ensemble, je sens souvent le regard d'un autre Rhénanien posé sur moi. C'est Harald Schwerin, le fils d'un pasteur de Ruggen, qui joue le rôle de Fuchs-major de notre société. On n'eut pu choisir mieux. Nous les „sales Fuchs“ nous l'admirons et sommes fiers de lui. Ni raide, ni étroit, son regard rayonne de joie de vivre, chaque mouvement est énergique, sa taille est souple, ses paroles et ses actes tendent vers l'action bonne. Il a pour moi un attrait immense. J'en ai senti la force dès la première rencontre. Je ne sais s'il est fiancé, mais ne puis m'arrêter à cette pensée, cela me troublerait trop profondément.

Cependant — Attention! Qu'est-ce que je dis. Quel tort me ferait-il? Aucun qu'il ne m'ait déjà avoué. Et cependant pourquoi ce regard ferme, brillant et chaud, que j'ai vu si souvent se lever sur moi et son expression fait-il battre mon coeur plus rapidement? On ne regarde pas ainsi quelqu'un qui vous est indifférent.

Voici à peu près comme nous vivons. S'il ne me parle pas, je devrai rompre ce silence. Je suis comme entre deux aimants dans le tourment du choix et de l'indécision. — D'un côté une amitié avec une chaude sincérité m'est offerte. De l'autre une calme espérance de quelque chose de plus, une espérance vers laquelle je me tens avec toute la force de mon désir. Puis-je t'apporter un heureux message dans ma prochaine lettre, petite soeur!

A toi

Ton Théodor.

Chère Irène,

Bonn, le 5 juin.

Je suis heureux, bien heureux au delà de toute mesure. Peux-tu deviner pourquoi? Permits-moi de te le dire.

Avant-hier avait lieu notre „chasse aux renards“. Tu sais ce que cela signifie. Un des plus grands événements dans la vie des „sales Fuchs“. Très tôt, à trois heures du matin, nous rampâmes, nous les 12 fuyards, rendus invisibles par nos manteaux et par les queues de renards qui nous couvraient, par les différentes portes de l'univeristé pour nous porter hors de la ville, car il fallait échapper à la vigilance des jeunes et vieux „Burschen“. Cette première farce réussit fort bien. Nous nous retrouvâmes à 4½ heures sur la place d'embarquement de Rungschorf et nous nous mîmes en route en canots automobiles dans la direction de Königswinter. (Suit une description d'une course dans les Siebengebirge, les „Fuchs“ doivent être poursuivis et rejoints par leurs aînés (Burschen). Il était déjà 3 heures ½ après dîner, sûrs de notre triomphe, nous étions si éloignés, que nous chantions un de nos plus beaux chants de route, lorsque nous entendîmes un triomphant „Hurrah! les voici, nous les avons!“ Comme un groupe de faisans épouvantés nous nous éparpillâmes, surpris et palpitants, dans toutes les directions. Les „Burschen“ couraient à grands pas derrière nous. Alors commença une terrible chasse. Nous dévalions par monts et par vaux. On entendit bientôt presque plus rien. L'un des aînés cependant me poursuivait, je ne pouvais savoir qui il était. Cette poursuite folle dura plus d'un quart d'heure, la distance entre nous diminuait de minute en minute. Mon coeur battait à se rompre. Il s'était rapproché de moi d'au moins trente pas, poursuivre cette fuite était ridicule. Epuisé, je m'appuyai à un arbre pour reprendre mon souffle. Déjà il m'avait atteint. „Je te tiens enfin, petit sauvage“ cria une voix chère et bien connue de moi. „Maintenant, je ne te laisserai plus échapper!“ Solidement il me prit dans ses bras.

„Harald, c'est toi? — Et toi, m'aimes-tu?“ sortit de mes lèvres. Un long et profond baiser fut son unique réponse, et ses yeux brillaient comme deux soleils. — Je n'ai pas besoin d'insister sur ce que, petite soeur, nous nous confiâmes et dîmes, dans notre jeune bonheur et notre amour, alors que nous reposions l'un contre l'autre, sous le dôme des hêtres, pendant ces deux heures de solitude intime. Et en plus Harald n'est pas fiancé, son coeur n'a été qu'une fois et très passagèrement attiré par la fille d'un voisin. Il m'a aimé dès qu'il m'a vu. Il a lutté un temps contre ce qui lui paraissait étrange; jusqu'à ce qu'enfin m'ayant rencontré dans le bois, son coeur a passé à travers tous les obstacles et à gagné la victoire aussi bien sur moi que sur ses hésitations.

Je suis heureux!

Ton frère plus qu'heureux Théodore.